

Gérard Macé, « suivant mystère »

par Anne Le Bihan

Gérard Macé n'écrit pas de longs romans. Il n'écrit pas à proprement parler de fiction non plus. S'il y a un roman, il ne sera pas sans ombre. Et s'il y a une narration, elle se gardera d'être trop claire. Quand Gérard Macé écrit sur d'autres écrivains, il est attentif aux détails, détails d'une vie ou détails d'un texte, souvent passés inaperçus jusqu'à lui. Il interroge le monde dans lequel un écrivain, comme l'écrit Baudelaire, « a mangé préalablement le dictionnaire de la langue qu'il était appelé à parler ». Ses ouvrages sont souvent brefs, et parfois lapidaires. Dans la grande variété de ses textes – il publie, depuis 1974, des essais, des récits poétiques, des poèmes en prose, des traductions –, Gérard Macé raconte avant tout les tribulations de l'homme avec les mots et les noms.

Gérard Macé s'embarque dans l'écriture à partir de l'absence d'un mot, à partir de ce gouffre qu'ouvre le manque ou l'oubli d'un mot ou d'un nom, ou aussi bien à partir de la rencontre avec un mot, un nom, une parole, un fragment de vers, une image.

Chez Gérard Macé, il y a les mots et les noms qui manquent ; les mots et les noms qu'on oublie ; les noms dont on craint de perdre la mémoire. Il y a les mots de l'enfance. Il y a les noms des vivants, les noms des morts, les noms des disparus ; les noms des pères et les noms de femme. Les noms illustres et les noms des humbles. Il y a les noms mystérieux. Il y a les mots et les noms écorchés, les mots imprononçables, les mots pour lesquels il faut le détour d'une langue étrangère. Il y a ce que l'on ne sait pas nommer. Il y a ceux qui errent à la recherche de leur nom, ceux qui ont volé leur nom, ceux qui ne peuvent déclarer leur nom. Il y a les mots dont on se plaint. Il y a les mots venus trop tôt, les mots compris trop tard.

Il y a les mots qui aimantent d'autres mots, mais qui ne feront jamais que d'une histoire, d'une vie, d'un incident, d'un roman familial, d'une image ou encore d'un rêve on puisse dire ou écrire le centre, le commencement, le « fin mot ». Tout ne peut être dévoilé, ni saisi. Les textes de Gérard Macé se tiennent sur un fil entre clair et obscur. Je crois, le lisant, qu'il a fait la découverte que Jean Paulhan révèle dans *Le Clair et l'obscur* : « [...] il n'est pas un objet du monde ni une pensée qui supporte d'être saisie directement, et de face : pas un qui n'exige d'être observé suivant mystère – pas un dont la clarté ne suppose une face obscure ; et les points clairs la présence d'une tache aveugle ». Son dernier livre, édité en France en octobre 2009, a pour titre *Promesse, tour et prestige*. Trois mots pour trois moments d'un spectacle de magie : du mystère demeure. Tout ne peut être dévoilé, ni saisi, encore moins expliqué.

Mais Gérard Macé définit son art poétique mieux qu'aucun dans ce petit texte, séparé des poèmes qui le précèdent, qui clôt *Le Singe et le miroir* :

« Nos poèmes sont semblables aux toiles d'araignée
qu'Héliogabale recueillait à la fin
de chaque jour. Peut-être aussi fragiles
et transparents que ces toiles prêtes
à se déchirer, souvent aussi vains et parfois
aussi compliqués, c'est pourtant grâce à eux
que nous essayons de saisir, du fond des
chambres où nous cherchons le sommeil, les
pattes de mouches de la réalité. »